

Qui fut premier du livre ou du tableau ? Ils ont dû naître ensemble dans le jaillissement renaissant d'une instance souveraine, désormais. Celle du lieu où germent depuis, inséparablement) le visible et la lisibilité du monde. Lieu du savoir et de la pensée, déployé en ses membrures logiques, ses branches et ses racines; c'est la tabulation des arborescences planes, imprimées sur les pages au moment où, sur les tableaux, est venue se déposer l'énigmatique pellicule des images. La glorification du monde conçu comme un grand livre, intelligible et lisible, engendre dans les plis de son triomphe les signes d'une autre épiphanie: l'apparition dans le plan du tableau de ce qui dans la lecture reste invisible. Au silence bruisant des livres vient se joindre un tout autre silence, celui des regards éblouis par les formes et les couleurs du monde.

Depuis cinq siècles un savoir d'encre et de papier s'accumule en masses feuillues, en blocs noircis de signes, en géométriques échafaudages que l'on croit prêts à s'effondrer. Colossal monument des volumes, corps sans fin, de cuir et de chiffon, qui exhale l'unique odeur des siècles, la voici cette population des plats feuillets dressés, couchés, obliques, entassés dans leur volumineuse platitude. Elle tient pressée dans ses strates la totalité de ce qui fut et pensé et chanté.

L'émotion sourde et pourtant si violente qui habite les bibliothèques éclot conjointement de l'allégresse du savoir et des vertiges de l'ignorance. Et c'est l'incarnation du Temps.

Peindre cela c'est faire surgir dans le plan du visible le tableau d'une lecture singulière, celle de l'illisible. Lecture d'une oeuvre sans mots et sans voix qui engloutit dans le royal silence de l'image le lieu du savoir universel, ou bien les pages du plus parfait poème.

On croirait voir ici les chevalets de la parole elle-même tacitement plantés dans ce qui serait l'atelier de l'esprit. Dans l'atelier du peintre le corps exsangue du livresque s'est mis à respirer. Un trouble nous saisit, lecteurs que nous somme alors d'une autre écriture, celle de la peinture. Les livres saisis par la lumière, pris dans le trait et la touche, trouvent leur corps et nous procurent comme l'enchantement de voir tout le savoir, dans le repos de ces « natures mortes ». Dans chacun des tableaux, tous les livres sont là ; et d'un tableau à l'autre ce ne sont point d'autres livres. Ils sont présents, tous, architecture savante, depuis toujours innombrable et déjà usée par les yeux de ceux qui, peut-être, ne les écriront que demain.

Les livres par millions ne font plus qu'une seule phrase ou plutôt un phrasé tout parcouru de rythmes. Sur la portée des étagères, Castro le peintre-musicien a réduit le vacarme des langues et des signes, à une série d'accords stricts, à une polyphonie rigoureuse qu'articule le geste simple de dresser là, dans l'équilibre, les livres, un à un. A l'horizon des textes, ils se tiennent ainsi dans la tendre et sévère grandeur de leur dignité d'objet, de chose picturale étrange matière de l'Histoire. Peinture, l'absente de tous les livres, et leur désir aussi. Alors s'énonce, comme en un autre poème, que la chair des livres est sans tristesse quand vient étinceler dans le regard la joie de n'avoir point tout vu.